

La Providence : [suite]

Autor(en): **Roux-Ferrand, H.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **17 (1879)**

Heft 4

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-185120>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

brávo vilho, gaillá portá po la religiion, desái ein s'ein alleint, tot tristo : « Te possible coumeint va lo mondo : Stu matin su eintrá áo prédzo, et ora saillo dé la chetta !

La Providence.

II

Un an s'est écoulé. Nous retrouvons nos deux jeunes gens dans le même logis, mariés et heureux de leur union. Les gravures de modes ont disparu pour faire place à des paysages et des portraits. Adrien a quitté son uniforme et est vêtu d'une élégante blouse. Il est assis devant une ébauche, le pinceau à la main.

Marie, près du feu, en costume du matin, épluche de la salade.

Tous deux, depuis un moment, semblaient absorbés dans leurs réflexions.

Marie rompit la première le silence.

— Eh bien ! dit-elle à son mari, où en est ce tableau ?

— Encore à l'état d'ébauche, répondit-il, comme ton roman.

— Nos deux mines d'or... converties en gros sous. Ces derniers suffiront pour payer notre modeste dîner... malgré ton appétit féroce, ajouta-t-elle en riant, mais notre loyer ?

— Et ta modiste ?

— Et ton tailleur ?

— Au bout d'un an ! ce n'est pas gai.

— Avoue donc, reprit Marie, que j'avais plus de prudence que toi, mais c'est fait... et je pardonne.

— Oh ! une idée ! exclama Adrien. Si j'allais trouver cette bienheureuse tante, la providence des peintres et des écrivains ?

— Le clou ! Fi donc ! Je préfère me priver, faisons contre fortune bon cœur. Que veux-tu ! ces journalistes sont des monstres ! il garnissent leurs colonnes de sottises et ajournent nos feuilletons sous prétexte de politique.

— Avec ça qu'ils en font de belle ! C'est comme les amateurs de tableaux : on leur offre les chefs-d'œuvre pour quelques billets de cent francs et ils préfèrent en payer mille à des vieilleries, des croûtes, qu'on leur donne pour des Greuse, des Boucher ou de Rubens ! et on parle des progrès de la civilisation !

— Avec ces progrès-là, on meurt de faim, dit Marie.

— En attendant, dinons, reprit Adrien, cela nous fera prendre patience.

— Dinons ?... c'est bientôt dit. Et puis ?

— Puis ?... nous digèrerons.

— Ce sera facile... et puis ?

— Puis ! puis ! La Providence est là.

— La Providence ! répéta Marie, si c'est celle dont tu me parlais tout à l'heure, celle-là je n'en veux pas.

Elle achevait à peine ces mots, qu'un coup de sonnette se fit entendre.

— Tiens ! c'est peut-être elle qui sonne, ajouta-t-elle en riant.

— Qui sait ? dit gaiment Adrien. Je vais ouvrir ; il ne faut pas la faire attendre à la porte.

— Reçois-la seul, je ne suis pas présentable, je me sauve.

Il fut ouvrir en effet, et un vieillard d'un aspect bienveillant mais triste se présenta en disant :

— Ouf !... Le concierge m'a dit : au cinquième au-dessus de l'entresol... Est-ce bien ici chez M. Adrien de Longchamps ?

— Chez lui-même, monsieur.

— Je croyais n'arriver jamais. Permettez-moi de m'asseoir.

— Prenez ce fauteuil, monsieur, et excusez-moi. Les peintres, vous le savez, se logent le plus près du ciel ; mais à quoi puis-je vous être utile ?

— Voici : J'ai vu à l'exposition un portrait de vous qui

m'a plu, et une vague ressemblance qui m'a ému... Le livret m'a indiqué votre adresse et je viens vous demander....

— De faire le vôtre ? interrompit vivement Adrien ; tout à vos ordres, monsieur.

— Le mien ? Dieu m'en préserve ! Je ne saurais à qui le donner ; non, certes, pas le mien, mais celui d'une personne qui m'était bien chère.

— Une copie alors ? mais le modèle ?

Le vieillard sortit alors une photographie de son portefeuille en disant :

— Le modèle ? Je n'en ai qu'un... et c'est une horreur.

— Une horreur ! répéta Adrien surpris.

— Comparé à l'original, dit le vieillard avec tristesse, une femme ravissante que j'adorais et que j'ai perdue après un demi-siècle de bonheur.

— Cette femme, dit Adrien après avoir examiné la photographie, a dû être belle en effet, mais comment puis-je, sans l'avoir vue... ?

— Je vous aiderai de mes souvenirs.

— Ce sera difficile, mais enfin... j'essayerai.

— Oh ! si vous réussissez, dit le vieillard avec émotion, ma reconnaissance sera... sans bornes.

— Je ne promets rien ; cependant, j'ai l'espoir...

— Vous avez confiance en votre talent ?

— Non certes ! mais cette ressemblance dont vous me parlez... attendez : Marie ! Marie ! dit-il en ouvrant la porte de la modeste chambre. (A suivre.)

Par une étrange coïncidence, le jour même où paraissait dans le *Conteur* la bambochade genevoise, intitulée *l'Incendie*, un incendie avait lieu dans le quartier même dont ce morceau faisait mention. — Un de nos abonnés de Genève nous écrit à ce sujet : « La chose ne s'est pas passée exactement comme vous la racontez ; quand celui de la rousse a fait entendre son sifflet pour annoncer le feu, j'ai demandé : Où est-ce ?... Gugus m'a répondu : Dis-zy m'y, je t'y dirai. »

Un industriel, d'origine allemande, victime d'un vol, donnait, l'autre jour, à un agent de police le signalement écrit de la personne qui était l'objet de ses soupçons. Nous reproduisons textuellement :

« Les cheveux rouges et blanc, moustache rouge, figure à longée, longueur 5 pieds 8 pousse, nez cammus, yeux blanc, aureille moyenne, un cou moyen, un chapeau haut rond, jacquette brune, pantalon carronné noir et gris, gilet idem. Dégat une montre et deux chemises à hancre 12 rubis. »

La petite Jeanne à sa mère d'un air contrit :

— Oui maman, j'ai pris trois bombons dans la commode.

— C'est très mal, mon enfant ; mais je te pardonne à cause de ton aveu.

— Alors redonne m'en un..... je n'en avais pris que deux !

Un monsieur, dont l'avarice est proverbiale, était assis, la veille de l'an, près de la cheminée d'un café, lisant avec attention le *Journal de Genève*.